

Le samedi 3, au matin, je note sur mon carnet : « Il y a près de soixante douze heures que je n'ai pas dormi. »

Il nous fallut soutenir quatre assauts : un le vendredi soir à 20 heures (à la tombée de la nuit); deux le samedi (à 2h30 et à 20h30) ; un, le dimanche, à 3h30.

Après la dernière attaque, le dimanche matin 4 juin, il restait à la 8e compagnie 39 hommes !

Ne pouvant plus espérer de l'arrière aucun secours en munitions, il m'avait fallu rationner les grenades, donner l'ordre d'attendre l'ennemi à quinze pas et ne taper qu'à mon commandement.

J'ai dit que je n'en avais trouvé que quelques caisses à ma prise de commandement. Encore faillirent-elles nous faire défaut dès le second jour (vendredi 2).

Vers 21 heures, alors que nous venions de repousser l'attaque lancée à la tombée de la nuit, une fusée-signal, partant entre les jambes du signaleur au lieu de monter en l'air, mit le feu au dépôt de fusées. Il y en avait une soixantaine. Ce fut, dans les ténèbres, un feu d'artifice multicolore qui nous attira immédiatement une grêle de 77.

Le feu se communiqua aussitôt aux sacs à terre qui constituaient les murs du poste de commandement, et au dépôt de munitions.

Les cartouches se mirent à crépiter dans les flammes, dont le rougeoiement éclairait tout le retranchement...

Je me précipitai sur l'endroit où étaient entassées les caisses de grenades. J'y trouvai Dubuc : la même pensée nous était venue à tous deux... En vitesse, nous nous mîmes à sortir les caisses... Enfin, j'attrapai la dernière : le bois en était déjà tout brûlé d'un côté.

Il était temps! fit Dubuc.

Ainsi, nous eûmes jusqu'au bout de quoi fournir à ce terrible corps à corps.

Pendant que nous luttions à R1, dans le fort, le commandant Raynal organisait cette admirable défense pied à pied

Dans les coffres, dans les gaines, dans les galeries, ce fut « une effroyable lutte de taupes ». L'atmosphère enfumée, empoisonnée par les explosions, par les gaz, était proprement irrespirable; et comme dans R1, la soif, l'horrible soif sévissait.



Dès le 4, la citerne était épuisée.

« Je suis dans mon poste, écrit le commandant, à propos du 6 juin... Des bruits de gémissements nous parviennent. Mêlé à ces gémissements, un autre bruit s'accroît : c'est un pas hésitant, un frôlement de mains sur la muraille.

« Tout à coup, la porte s'ouvre. Oh ! l'effrayante apparition ! Un blessé est là, son torse mibandé de linges sanglants. Il s'appuie d'une main au chambranle de la porte. Il avance une jambe et met son genou à terre. Il tend vers moi son autre main dans un geste suppliant, et d'une voix éteinte

« - Mon commandant ! à boire !... »

« C'est la fin. A moins d'un miracle, cette nuit sera la dernière de notre résistance ; mes hommes qui ne boivent plus, ne mangent plus, ne dorment plus, ne tiennent debout que par un prodige de volonté.

« Je vais faire une tournée dans les couloirs ; ce que je vois est affreux. Des hommes sont pris de vomissements causés par l'ingestion d'urine, car ces malheureux en sont arrivés là, à boire leur urine !

D'autres s'évanouissent. Dans la grande galerie, un homme lèche un petit sillon humide sur le mur...

Dans R1 aussi, la situation devenait de plus en plus tragique.

Notre Commandement, sachant que la superstructure du fort était tout entière occupée par l'ennemi et voulant la rendre intenable, la faisait couvrir de projectiles, d'autant que l'on croyait que nous avions succombé, nous aussi, comme le prouve le message que je reçus le dimanche 4, à 23 heures...

Auparavant, nous avions subi - de notre propre artillerie - un terrible tir de démolition, à 18 heures!

Épuisés comme nous l'étions, nous n'avions, certes, pas besoin de ce surcroît d'épreuves.

Heureusement, les boches, étrillés à quatre reprises, nous laissèrent en repos ce dimanche soir et le lundi matin, et ne tentèrent pas à nouveau de franchir l'espace, couvert de cadavres des leurs, qui nous séparait d'eux.

La compagnie du [298e régiment d'infanterie](#), qui devait nous relever et dont les premiers éléments étaient parvenus au retranchement avec leur chef, le lieutenant Claude, dès le samedi 3, avait à peu près entièrement rallié. Nous reçûmes l'ordre définitif de relève le lundi 5. A la nuit, nous quittâmes le retranchement, laissant nos morts « alignés sur le parados, dans leur toile de tente dégouttante de sang », nombreux, hélas !

Je n'avais plus que 37 hommes.

La compagnie du [298e](#) résistera trois jours encore, dans des conditions de plus en plus précaires

Mais en descendant sur Haudainville, nous avons la joie de croiser les zouaves et les coloniaux qui arrivaient à la rescousse. Une fois de plus, la ruée boche était bloquée.

Le temps pressait pour le Haut Commandement allemand. S'il ne voulait être obligé de renoncer à Verdun, il lui fallait se hâter. Le 4 juin s'était déclenchée l'offensive russe au sud du Pripet; Une offensive italienne était imminente; Enfin, les préparatifs anglo-français -- dans la région de la Somme -- s'avançaient. Il était hors de doute que l'Armée allemande aurait à soutenir là un assaut de la plus grande violence.

Si Verdun n'était pas pris avant, il y avait bien peu de chances pour qu'il le fût jamais : on aurait assez à faire ailleurs.

Les avantages obtenus par l'attaque du 1^e juin, quoique péniblement acquis, n'en avaient pas moins amélioré la base de départ d'une attaque future. De plus, si devant le Mort-Homme et la cote 304 de nouvelles tentatives avaient échoué, la ferme de Thiaumont, à 800 mètres environ au sud de Douaumont, avait été prise (9 juin).

C'était un pas de plus vers la barrière côte de Froide-Terre-Theury-Souville, au-delà de laquelle il ne restait à franchir que la côte portant le fort de Belleville et le fort Saint-Michel pour atteindre la citadelle



Le Commandement allemand comptait bien, cette fois, culbuter l'obstacle. Il n'avait pu atteindre la place le 15 juin, date fixée par le Kaiser; mais par un suprême effort, il avait le ferme espoir que l'échéance n'aurait été que faiblement retardée. Des corps d'élite étaient appelés. Une

artillerie formidable était réunie : 380 et 420 en faisaient partie... On était tellement sûr du succès qu'ordre avait été donné d'amener de l'arrière les drapeaux des régiments, afin qu'ils pussent être déployés en tête des troupes pour l'entrée triomphale dans la ville.

Enfin, l'Empereur était là.

La préparation d'artillerie commença le 21

La zone Froide-Terre , Fleury , Souville , Tavannes subit un bombardement d'une intensité inconnue jusque là.

Le 22, dans l'après-midi, une opération de détail permit aux boches de progresser entre le bois de Vaux-Chapitre et celui du Chênois, et ainsi de se rapprocher de l'objectif convoité le fort de Souville.

Enfin, ce même jour, à 21h30, tout le futur front d'attaque, de Froide-Terre aux abords de Tavannes, était couvert d'une nappe d'obus asphyxiants, qu'on évalua à plus de 100000 projectiles.

Estimant avoir neutralisé nos batteries, interdit à tout renfort ou ravitaillement l'accès de nos lignes, l'ennemi lançait son infanterie à l'assaut, le lendemain vendredi **23 juin**, à 6 heures du matin : premier exemple du procédé employé à une échelle plus grande dans la célèbre manœuvre dite de Riga et les attaques du 21 février et du 27 mai 1918.

Les cinq divisions que nous alignions de FroideTerre à Tavannes, de l'ouest à l'est, les 24e, 23e, 126e, 21e et 13e, reçurent le choc de dix-sept régiments.

Les 1er et IIIe Corps d'Armée bavarois marchaient sur l'ouvrage de Thiaumont, puis sur Froide-Terre, et le Corps Alpin sur Fleury ; à la 103e division d'infanterie allemande incombait la tâche de prendre Souville.



A gauche et au centre, les Bavarois et le Corps Alpin réussirent à nous faire plier. L'ouvrage de Thiaumont et l'emplacement de Fleury tombèrent entre leurs mains; mais à gauche, la 103e division d'infanterie était tenue en échec par notre 13e division.

Pendant trois jours, les **24, 25 et 26 juin**, on se disputa âprement le terrain entre Thiaumont et le ravin des Fontaines. L'ouvrage de Thiaumont, en particulier, fut repris, reperdu, repris le 30 juin, à midi, par le **247e régiment d'infanterie**, reperdu à 16 heures, reconquis le lendemain 1e juillet...

Devant cet acharnement de nos troupes, la morgue du Commandement adverse tombait. Déjà il faisait préparer l'opinion, par la presse, à accepter la défaite: « Nous avertissons la population, de ne pas se faire d'illusions et de ne pas s'attendre à des succès de nos troupes qui anéantiraient d'un seul coup la défense de Verdun. La bravoure de l'adversaire et ses continuelles contre-attaques ne nous permettent pas d'avoir de telles espérances » .